

Chapitre 14 : L'insupportable dévoilement de la vérité de la jouissance

“Jocaste, c'est quoi ? Personne n'a su ni le voir, ni le dire, parce que c'est le lieu d'où l'on peut voir séparées la jouissance et la vérité”¹

C'est l'utilisation féministe du signifiant *Jocaste* qui m'a amené à m'interroger sur ce qui serait à la racine de cette revendication passionnelle d'un monde, mythique, où le pouvoir aurait appartenu aux femmes. Sa véhémence ne relèverait-elle que du *Penis Neid* ? Cette hypothèse me paraît insuffisante. En clamant la reconnaissance de son nouveau rapport au phallus - face pensable de ce qui se joue pour une femme de la cinquantaine – que faudrait-il taire ? C'est son désir pour le fils qui me semble devoir rester insu.

Freud a eu, lui aussi, des difficultés à admettre qu'une femme puisse concevoir un pareil amour pour un homme de l'âge d'un fils. Cette jouissance de la mère, il ne l'a entrevue que grâce au roman de Zweig, *Vingt quatre-heures dans la vie d'une femme*², qui décrit un de ces moments de folie passionnelle chez une femme à cet âge de la vie que l'on disait dangereux.

& Zweig : Vingt quatre heures dans la vie d'une femme

Cette femme, qui avait épousé un homme de son milieu, un aristocrate dont elle avait eu deux enfants, vécut heureuse jusqu'au décès de son mari qui la laisse, à la quarantaine, seule avec deux fils adolescents. Le romancier insiste sur le vide, le sentiment de désœuvrement, d'inutilité, qui l'assaille alors. Il s'agit bien là de la crise du milieu de la vie. Pour tuer le temps et ne pas peser sur ses fils, elle décide d'entreprendre un long voyage jusqu'à leur mariage. De toute façon, ils ont quitté la maison pour leurs études et n'ont pas besoin d'elle. Dans sa dépression attribuée au veuvage, on lit tout aussi bien la problématique du *nid vide*.

Un jour, au casino de Monte Carlo, son regard est captivé par un joueur d'une vingtaine d'années, vraisemblablement de l'âge du fils aîné, même si le rapprochement n'est pas fait. Ce sont d'abord les mains du joueur qui la fascinent. Puis, n'y résistant pas, c'est le visage de cet homme qu'elle contempera, une heure durant : “ *Il était mince, délicat, un peu allongé et par là si expressif. Tout comme les mains, il n'avait rien de viril, semblant plutôt appartenir à un enfant jouant avec passion*”. L'avidité et la fureur qui l'anime semblent éveiller chez elle une vie pulsionnelle endormie : “ *Jamais encore je n'avais vu un visage d'où la passion jaillissait tellement à découvert, si bestiale, dans sa nudité effrontée...*” Mais, ses émois lui restent méconnus plusieurs heures encore. Le jeune homme perd tout et elle lit sur son visage qu'il va se tuer.

Il part, elle le suit dans un parc où il s'effondre sur un banc. Elle le contempera longtemps jusqu'à ce que s'abatte un déluge de pluie. Ignorant toujours qu'elle en est tombée

amoureuse et croyant faire “ *le geste instinctif que l’on fait pour secourir et retenir un enfant qui, dans la rue, va se jeter sous les roues d’une automobile* ” elle finit par l’accoster.

Au milieu de la nuit, sous cette pluie diluvienne, le jeune homme la prend pour une prostituée mais accepte de la suivre. En lui offrant une chambre d’hôtel, elle croit vouloir le sauver. Le malentendu persistant, ils vivront dans cette chambre une nuit de passion incroyable comme seuls savent le faire ceux qui se promettent à la mort, dira Zweig.

Nous retrouvons les deux courants de la vie libidinale qui, réunis, peuvent ouvrir sur une véritable jouissance sexuelle : le courant tendre, représenté par le côté enfant de ce jeune homme qu’elle se doit de protéger et le courant pulsionnel, érotique, figuré ici par la passion bestiale du jeu. Nous trouvons aussi la condition énoncée par Freud (1910)³, pour accéder à une expérience sexuelle épanouie : accepter que la mère et la catin ne soient qu’une. Cette relation qu’il appelle le *putanisme de la mère*, dérive des expériences onaniques et des fantasmes inconscients du jeune pubère, dans lesquels sa mère commet l’infidélité avec un amant qui revêt les traits du moi propre du jeune. Freud en fait une condition à l’épanouissement de la sexualité masculine, mais nous voyons qu’elle peut être également une condition de la jouissance féminine au milieu de la vie. Qu’une femme puisse accepter de se faire objet - de n’être plus qu’un objet comme s’exprime Lacan - ne serait pas seulement la condition du désir masculin, mais aussi celui d’une certaine jouissance féminine. Ce roman nous rappelle qu’une femme ne peut soutenir cette place et en jouir que si elle n’y est pas réduite. Etre, en même temps, dans une position de puissance maternelle par rapport au partenaire, la rendrait peut-être plus facile⁴.

Au matin, elle le regarde dormir d’un œil maternel et le croit transformé. Elle se réjouit de lui avoir évité le suicide et veut alors le sauver complètement. Celle dont ses enfants n’ont plus besoin a maintenant une mission et décide d’y mettre toutes ses forces. Le malentendu dissipé, c’est avec un regard d’humble reconnaissance qu’il va lui raconter la façon dont il a détruit sa vie par son vice du jeu “ *Il se pencha sur ma main et, la ligne délicate de sa tête d’enfant s’inclinant avec dévotion, il resta ainsi pendant une minute à me baiser respectueusement les doigts en ne faisant que les effleurer* ”. Pense-t-elle occuper pour lui une place révéérée, incarner une des figures du grand Autre? Elle lui fait jurer de ne plus jamais jouer et lui promet l’argent pour solder ses dettes, elle veut croire au geste d’adoration et de promesse sacrée avec lequel le jeune homme la remercie. Et elle décide qu’il doit, le soir même, prendre un train pour rentrer chez lui. L’après-midi, ils font ensemble une promenade, la plus heureuse de sa vie, se souviendra-t-elle des années plus tard. Le jeune homme semblait rajeuni: “ *il paraissait redevenu un gamin, un bel enfant joueur, aux yeux ardents et en même temps pleins de respect en qui rien ne me ravissait autant que sa délicate prévenance tout en éveillé* ”. Il s’avère être un aristocrate polonais ; dans une petite chapelle, il se prosterne comme un pénitent et remercie Dieu de l’avoir envoyée. La pute d’hier, mise là en place d’icône, pense l’avoir sauvé pour toujours. Elle le congédie en lui promettant d’aller lui dire au revoir à la gare.

Les fantasmes de la mère adorée et de la pute excitante confluent ici. Ces mêmes lignes fantasmatiques se retrouvent chez beaucoup de femmes à la quarantaine. Je propose donc d'ajouter aux fantasmes œdipiens du jeune homme à la puberté, ceux de certaines femmes-mères à l'orée de la ménopause. Ils font partie de ce que j'appelle le *complexe de Jocaste*

Une fois le jeune homme parti, elle est prise d'une souffrance passionnelle : *“ C'était la déception... la déception... que ce jeune homme fût parti si docilement... sans aucune tentative pour me garder, pour rester auprès de moi... qu'il eût obéi humblement et respectueusement à ma première demande l'invitant à s'en aller, au lieu... au lieu d'essayer de me tirer violemment à lui... qu'il me vénérât uniquement comme une sainte apparue sur son chemin... et qu'il... qu'il ne sentît pas que j'étais une femme. (...) Si cet homme m'avait saisie, s'il m'avait demandé de le suivre, je serai allée avec lui jusqu'au bout du monde, j'aurais déshonoré mon nom et celui de mes enfants...”* Elle décide de le rejoindre à la gare et de partir avec lui. Un contretemps l'empêche d'y être à l'heure et, anéantie, elle voit s'éloigner le train.

Pour retrouver le fantôme de l'homme aimé, elle retourne au Casino. Il y était revenu ! Elle essaye de lui parler mais se fait rejeter froidement. Quand, pour s'en débarrasser, il lui rend son argent, elle se sent comme une prostituée venue réclamer son dû. Elle s'enfuira, éperdue d'humiliation. Dans le roman de Zweig, il me semble que la honte qui, des années durant, va tanner l'héroïne, n'est pas celle d'avoir vécu une nuit d'amour illicite avec un homme plus jeune et inconnu. Ce qui est terrible pour elle, c'est d'avoir chu à ses yeux comme un objet importun. Juste avant de quitter l'hôtel pour le rejoindre à la gare, elle s'était, face au miroir, demandée d'un œil inquisiteur si, ainsi parée, elle pouvait attacher le regard du jeune homme sur elle. Au Casino, le seul objet qui cause son désir à lui, c'est le jeu. Elle se sent alors choir à ses yeux comme un déchet. S'il y a un manteau qui tombe facilement à ce moment de la vie pour une femme, c'est celui qui enrobe d'une brillance phallique l'objet “ a ”.

Le fait d'apprendre, quelques années plus tard, qu'il s'est suicidé peu de temps après, ne la touchera pas sans soulager pour autant la blessure de sa honte⁵.

& Les difficultés de Freud avec ce roman

Ce n'est pas l'humiliation féminine qui retient l'attention de Freud. Ce qu'il admet difficilement, c'est ce que j'appelle les désirs jocastiens d'une femme mûre. Si lui aussi remarque que le jeune homme a l'âge du fils aîné, il ne veut interpréter l'histoire que dans le sens d'un fantasme incestueux du fils. Freud tient à démontrer à Zweig – son jeune ami – que le jeu est le représentant de l'onanisme et qu'il s'agit donc là, nécessairement, d'un fantasme érotique masculin de la puberté. A quoi l'écrivain rétorque qu'il a voulu saisir ce que pouvait ressentir une femme, l'histoire est d'ailleurs racontée par la mère et non par le fils. Freud en convient, mais s'en sort en renversant la perspective : *“Cela doit flatter le fils de penser : si ma mère savait à quels dangers me conduit l'onanisme, elle m'en sauverait à coup sûr en me permettant toutes les tendresses sur son propre corps. L'assimilation de la mère à la putain que le jeune homme effectue dans la nouvelle de Zweig, appartient au contexte de la même fantaisie⁶.”* Certes.

Pendant tout un temps, la passion d'une femme pour un homme plus jeune reste difficile à concevoir pour Freud. Il dit trouver " *très contestable que la vie amoureuse d'une femme soit dominée par des impulsions subites* " et paraît avoir oublié qu'il n'a cessé de rappeler l'augmentation de la libido, de la pulsion sexuelle, chez les femmes à ce moment de leur vie. Il finit par entrevoir une possibilité à ce fantasme féminin, à condition qu'il garde la marque de l'amour maternel. " *Fidèle à la mémoire de l'époux qu'elle a perdu, elle s'est cuirassée contre tout ce qui pourrait prétendre à lui ressembler, mais – et en cela la fantaisie du fils a finalement raison – en tant que mère elle n'avait pas échappé à un transfert d'amour, totalement inconscient pour elle, sur le fils et, en ce point non surveillé, le destin peut la saisir.*"⁷ Freud en arrive à admettre qu'une femme mûre ne se laisse aller à une passion pour un homme jeune que par un transfert de l'amour pour le fils. Cette passion sera, dirais-je, jocastienne.

& Une tragédie sur Jocaste

Or, un siècle et demi auparavant, le duc de Brancas de Lauraguais l'avait déjà énoncé. Au XVIII^e siècle, dans sa pièce, *Jocaste, tragédie*⁸, il propose une autre version du mythe d'Œdipe : là, une telle passion chez une femme ne peut aller qu'à un fils. Jocaste est présentée comme une femme désirante avouant sa passion pour son jeune mari, ce qui est tout à fait exceptionnel. Qui plus est, lorsqu'elle découvre qu'il est son fils, cela lui paraît éclairer la raison même de son coup de foudre : " *Avant de le savoir mon cœur n'en doutait pas ! Je sentais en mon sein la Nature égarée. / J'éprouvais ses erreurs, mais j'en fus enivrée. / Chère Iphise ! Et quoi donc ! pour un autre que lui / Jocaste eût-elle pu s'enflammer aujourd'hui ? Aujourd'hui que Laïus, à peine dans la tombe...* "

Souvenons-nous que, pour Freud, si le maternel dans une femme suscite un embrasement en amour chez son soupirant, c'est le fils, tant qu'elle est en âge de procréer, qui obtiendra l'amour de sa mère⁹.

Le discours de la Jocaste de Brancas de Lauraguais rejoint ce que Deutsch énoncera plus tard : l'objet de désir incestueux d'une femme en pré-ménopause¹⁰ n'est plus son père mais son fils.

& Un amour jocastien chez Thomas Mann

A l'âge où il faut faire le deuil de ne plus enfanter, certaines femmes seraient-elles tentées de reporter l'investissement libidinal désirant sur un jeune amant ? Est-ce un moment particulièrement apte à susciter l'éclosion d'une passion ? Freud reconnaissait volontiers que les poètes en savent plus que les analystes sur l'âme humaine et le livre de Thomas Mann offre sûrement l'une des meilleures descriptions que nous ayons des vécus amoureux d'une femme à la ménopause, hormis sa chute qui, sous couvert de l'attrait du romancier pour le morbide, fait révérence aux bonnes convenances.

Le roman de Thomas Mann, *Le mirage*,¹¹ s'ouvre quand l'héroïne va avoir cinquante ans. Rosalie, veuve depuis dix ans, vit paisiblement entourée de ses enfants : un fils de seize ans et

une fille de vingt neuf. Célibataire et fière, celle-ci est affublée d'un pied bot qui en fait une infirme. La mère a une silhouette bien conservée et une abondante chevelure ondulée, fortement touchée de gris. Les mains sont déjà tâchées par l'âge, mais ses yeux vifs et magnifiques lui gardent son apparence juvénile.

Dès le début du roman, Mann parle de la ménopause qui s'installe. A sa fille Anna, véritable amie et confidente, la mère ne "*cachait point les affres de sa période transitoire*". Comme Anna a ses règles et s'en plaint, sa mère lui fait l'éloge d'une pareille souffrance, glorieuse pour une femme et dont elle regrette de ne plus pâtir. Depuis deux mois elle n'a plus ces règles qui, pour elle, ont la valeur d'un "*acte vital féminin. Toujours, aussi longtemps que nous restons femmes, non plus enfants et pas encore vieilles et impuissantes, toujours à nouveau l'organe de notre maternité connaît une recrudescence abondante de sa vie sanguine...*". Quand elle ne les a plus, ajoute-t-elle, cela signifie "*que nous cessons d'être une femme et nous ne sommes plus que son enveloppe desséchée, usée, inutilisable, exclue de la nature. Ma chère enfant, c'est très amer.*"

Elle se plaint que les hommes puissent continuer à être des hommes la vie durant, tandis que les femmes "*trente-cinq ans en tout et pour tout nous sont assignés pour la vie de notre sang et de notre féminité (...) et à cinquante ans nous sommes usées, notre capacité de procréer s'éteint et devant la Nature nous ne sommes plus que des ruines.*" Mann la fait parler comme le Talmud ou des textes de l'Inde ancienne, ce qui tend à montrer que les choses n'ont guère changé depuis.

Elle avoue combien c'est "*très difficile déjà pour le seul corps de se faire à un nouvel état cela entraîne en soi et pour soi beaucoup de tourments. Et si, de plus, on se trouve douée d'une sensibilité qui ne veut pas encore entendre parler de dignité ni du respectable état de matrone et se rebelle contre le dessèchement du corps - c'est assurément dur. L'adaptation de l'âme à la nouvelle constitution physiologique, voilà le plus difficile.*" L'écrivain décrit avec une grande finesse les souffrances liées à l'entrée en ménopause.

C'est à ce moment, déprimant pour elle, que Rosalie va tomber amoureuse d'un jeune américain de vingt quatre ans venu donner des cours d'anglais au fils et rapidement devenu un habitué de la maison. L'auteur insiste sur le fait qu'il s'agit d'un désir plus fort que ceux qu'elle a connus auparavant. Ce texte est d'une grande originalité à la fois parce qu'il montre bien cette montée libidinale énoncée par Freud, et parce qu'il fait porter l'accent sur un type masculin de position désirante : "*j'ai jeté mon dévolu sur lui comme un homme sur la jeune femme de son choix - c'est là le fait des ans, c'est le fait de mon âge et de sa jeunesse. La jeunesse est féminine, et l'attitude de la vieillesse à son égard est masculine...*". Nous retrouvons ici ce passage vers le masculin déjà repéré chez les *femmes à cœur d'homme*.

Mann s'intéresse alors aux effets du désir amoureux sur une femme d'âge mûr. Il fait dire à Rosalie : "*la nature peut provoquer une merveilleuse éclosion de l'âme alors même qu'il est déjà tard, voire trop tard - la faire s'épanouir dans l'amour, le désir et la jalousie, comme je l'apprends dans un ineffable*

tourment”. Elle veut adorer le miracle de la nature “ *le douloureux et honteux printemps de mon âge et de mes sens*”, comme elle l’appelle.

Rosalie exerçait sur le jeune américain, Ken, une réelle attirance. La féminité primesautière de cette mère de famille lui était sympathique, il se sentait à l’aise dans la chaleur qui émanait d’elle vers lui. L’auteur remarque qu’une femme de cette âge peut être belle :” *son apparence à cette époque connut un nouvel épanouissement, un regain de jeunesse qui lui valait des compliments*”. Si sa silhouette s’était toujours maintenue jeune, on était surtout frappé par l’éclat de ses yeux, l’animation de son teint, la mobilité de son visage. Dans des soirées il arrivait qu’une autre femme lui dise: “ *Très chère, vous êtes étonnante! Comme vous êtes ravissante, ce soir! Vous éclipses les jeunesses de vingt ans. Dites, quelle fontaine de Jouvence avez-vous découverte?*” On croirait entendre Helene Deutsch.

La mère raconte à sa fille la passion qu’elle vit: “ *Oui, j’aime, j’aime avec ardeur et désir et extase et douloureusement* ”. Sa fille, prise comme confidente, bien sûr ne comprend pas, ne veut pas comprendre. Sa mère, comme toutes les femmes une fois dans leur vie, traverse, pense-t-elle, une période difficile dont les effets retentissent fâcheusement sur sa santé.

Rosalie ne refoule pas sa passion, ne l’éprouve pas comme honteuse, elle en est fière. “ *Je suis bienheureuse jusque dans ma torture et ma honte, et fière du printemps douloureux de mon âme...*” Voilà qui n’avait pas été prévu dans les écrits de Freud. Même la fille est obligée de reconnaître la métamorphose de sa mère: “ *J’entends qu’une sorte de rajeunissement s’est opéré en toi (...) comme je ne t’ai jamais vue, c’est à dire comme tu devais être quand tu étais toi-même une toute jeune fille.* ” Mais, il fallait s’y attendre, ce retour de l’adolescence de la mère ne rassure pas la fille.

Plusieurs thèmes sont là entremêlés. Il y a celui du rapport mère-fille à cet âge de la vie, inversé par rapport à la façon dont il nous est présenté habituellement: c’est l’histoire de Blanche Neige à l’envers. Dans le complexe de Jocaste, il conviendrait, peut-être, de prendre en compte les sentiments de la fille, éclipsée par la féminité de la mère. Cette fille est voulue comme marquée d’une infirmité qui l’empêche de tenir par la beauté, une place de phallus; mais il n’est nul besoin de claudiquer pour se sentir écrasée par une mère trop séduisante. Comme elle aimerait retrouver sa bonne vieille mère, sa fille lui intime de renoncer à cette histoire. Elle lui fait remarquer qu’à ce jeune américain de l’âge d’un fils, elle ferait mieux de porter un amour maternel.

C’est alors qu’un retour de règles est fêté par Rosalie comme une victoire. En péri-ménopause, des règles peuvent revenir après deux mois d’interruption. Dans ce roman, l’événement prend la valeur d’un miracle. Pour Rosalie, la nature la récompense “ *elle efface ce qu’elle semblait avoir perpétré sur mon corps, elle démontre que c’était une erreur (...) Me voilà redevenue femme, un être complet, une femme qui a retrouvé ses aptitudes, il m’est permis de me sentir digne de la jeunesse virile qui m’a ensorcelée, et devant elle je n’ai plus à baisser les yeux avec un sentiment d’impuissance!*”

Nous voyons ici l'idée, toujours actuelle pour certaines femmes, que le retour des règles autorise la vie amoureuse. Nous lisons aussi le net besoin de dénier la ménopause : c'était une erreur, c'est corrigé. Cela nous rappelle le titre d'un *best sellers* sur la question: *La ménopause effacée*. Une anecdote éclairera l'intensité du besoin de déni. Comme je proposais à une psychanalyste, connue pour ses travaux sur la féminité, de participer à un groupe de recherche sur la ménopause, cette femme de plus de soixante ans, m'a répondu : " *Mais avec le THS, ça n'existe plus maintenant, la ménopause ; d'ailleurs j'ai toujours mes règles!*"

En récupérant ses règles, Rosalie dit redevenir un être complet et ne plus avoir un sentiment d'impuissance. Il s'agit bien là de castration et les psychanalystes américains, comme Sandra Bemserfer, y verraient sûrement l'angoisse de castration face à la perte de la féminité¹².

Comme sa fille lui rappelle à nouveau qu'il pourrait être son fils, Rosalie lui fait une réponse assez inouïe qui témoigne d'un rare savoir : " *les jeunes gens préfèrent souvent une féminité mûrie à la jeunesse sans expérience, au type niais de la petite oie blanche. Il se peut qu'une aspiration nostalgique de retour vers la mère entre en jeu - de même qu'inversement, des sentiments maternels peuvent influencer la passion d'une femme mûre pour un jeune homme.*" Nous avons vu que Freud entrevoyait cette possibilité dans son texte sur le roman de Zweig.

L'idée qu'un homme jeune puisse préférer *une féminité mûrie à la jeunesse sans expérience, au type niais de la petite oie blanche* n'est pas nouvelle. Déjà dans l'Amour Courtois, la Dame est préférée à la demoiselle, mais il est difficile de préciser jusqu'à quel âge. Germaine Greer, dans son livre *The change*, fait une rétrospective de la question dans la littérature anglaise du XVIII^e siècle.¹³ Elle cite une lettre de Lady Mary Worthley Montagu, alors âgée de 26 ans, qui s'étonne du succès des femmes mûres à Vienne, ville dans laquelle elle séjourne alors : " *Je peux t'assurer que ni les rides ni les épaules courbées ni les cheveux gris n'empêchent de faire des nouvelles conquêtes. Je sais que vous n'arrivez pas à vous figurer aisément un jeune de 25 ans qui lancerait des regards passionnés à Lady (Suffolk) ou qui insisterait pour raccompagner la Comtesse de (Oxford) de l'Opéra. Mais c'est ce que je vois tous les jours et je ne vois personne qui s'en étonne, à part moi-même. Une femme ; jusqu'à 35 ans, n'est considérée que comme une gamine immature et elle peut même ne faire aucun bruit dans le monde tant qu'elle n'en a pas quarante...ceci m'est d'un grand confort, savoir qu'il y a au monde un pareil paradis pour les femmes vieillissantes.*"¹⁴ Même si, l'âge venu, les choses n'ont pas été aussi heureuses pour Lady Montagu, ce que Greer s'empresse de souligner, le texte du XVIII^e siècle valait d'être transcrit, tant il fait exception dans le discours jeuniste actuel.

Revenons au roman de Thomas Mann. Puisque Rosalie a toujours ses règles, cet amour ne lui est pas interdit. Elle se lamente seulement de ne pas avoir commencé depuis longtemps à teindre ses cheveux grisonnants et décide dorénavant de se maquiller.

Au cours d'une promenade, particulièrement propice à leur isolement, Rosalie va enfin déclarer, pleine de fougue, son amour au jeune homme, qui depuis un certain temps s'y attendait et lui fait promettre de le rejoindre dès le lendemain. Or, au moment du

dénouement, la morale reprend le dessus chez Thomas Mann. Le soir même, Rosalie fait une épouvantable hémorragie : le médecin pense à un myome, il s'agit en fait d'un cancer en phase terminale. Il provient de l'ovaire, les cellules mères cancéreuses ont déjà tout envahi. Le chirurgien gynécologue évoque son diagnostic : *“ le point de départ était l'ovaire, dans les cellules qui après le début de la ménopause par Dieu sait quel phénomène d'irritation, subissent une prolifération maligne. Alors l'organisme est accablé, inondé, envahi d'hormones oestrogènes, ce qui conduit à l'hyperplasie hormonale de la membrane de la muqueuse utérine, avec des hémorragies inévitables ”*. Rosalie mourra des suites opératoires.

Thomas Mann fait mourir Rosalie - et de façon terrible - avant qu'elle n'ait couché avec le jeune homme. Ni Colette, ni Simone de Beauvoir, ni Duras - qui toutes eurent de longues relations avec des partenaires bien plus jeunes - n'eurent des cancers. Et pourtant, dans les fictions écrites ou cinématographiques occidentales, il est de bon ton que cela finisse mal. Mann écrit ce roman en 1953 ; il a 78 ans et mourra deux ans après. Il montre là ses connaissances en endocrinologie. Dès 1939, le pouvoir carcinogène de tous les oestrogènes avait été signalé chez l'animal. En 1947, Gusberg, gynécologue et chercheur en cancérologie faisait le lien entre l'hyperplasie endométrale et la possibilité de cancer de l'endomètre ; ce fut une des raisons invoquées contre l'administration d'oestrogène aux femmes ménopausées. C'est pourquoi le traitement hormonal a régressé ou s'est stabilisé jusqu'en 1966.¹⁵ En fait Gusberg estimait que le faible prix et la facilité d'administration des oestrogènes oraux avait rendu leur usage immoral, *“ promiscuous ”*. Les oestrogènes ont été, le plus souvent, prescrits seuls jusqu'en 1975, ils sont, depuis, associés aux progestatifs, afin de combattre le pouvoir cancérogène des oestrogènes¹⁶.

Il est intéressant de voir comment Mann reprend à la fois les notions médicales et les préjugés de son temps. Si Gusberg trouvait immoral l'usage des oestrogènes c'est qu'on leur supposait le pouvoir de susciter, chez un grand nombre de femmes, des passions auxquelles elles ne sauraient pas résister, au risque - facteur plus confusionnant (*promiscuous*) encore - d'avoir des liaisons avec des hommes bien plus jeunes qu'elles.

La possibilité de redonner des saignements aux femmes qui n'en ont plus fait partie du choix du protocole du THS que propose un gynécologue. J'ai remarqué que, dans la consultation gynécologique, ce saignement, d'un commun accord, est appelé *“ règles ”*, tant par le médecin que par sa patiente. Et pourtant, ce n'est qu'un saignement de privation hormonale. Cependant, grâce à lui, certaines patientes se sentent, à nouveau, femmes ayant, de ce fait, droit à la séduction et aux rapports amoureux. Nous avons vu comment, dans le cas de Mathilde, le retour de ses *“ règles ”* lui a permis d'avoir des amants, tandis que certaines de ses amies - faute d'un THS et donc sans règles - ne s'y autorisent plus et l'envient. Pour Mathilde aussi, il s'agissait d'un prodige, et sa gynécologue était une fée.

Notons que la passion amoureuse de Rosalie se déclenche après la survenue de sa ménopause, au moment où elle se désespère de ne plus être physiquement une femme alors que son esprit ne semble pas prêt au renoncement.

& Ce qui précède l'éclosion d'une passion amoureuse

Selon Roland Gori (2002)¹⁷ dans le *moment logique* qui précède l'éclosion d'une passion amoureuse, le sujet se trouve dans un état de détresse ou de désarroi. Clérambault, écrit-il, avait déjà noté que c'était souvent dans un état triste que survenait le coup de foudre amoureux.

Je pense qu'un état de manque, de vide intérieur, est toujours nécessaire pour que l'investissement libidinal massif d'un nouvel être soit possible. L'exemple le plus frappant est la nécessité du *baby-blue*, ce moment de perte des repères habituels, d'extrême fragilité, dans lequel se retrouvent les femmes après un accouchement. C'est ce qui leur permet de tomber amoureuses de leurs nourrissons, de l'investir en place d'Idéal. Comment tenir le rôle de ce regard fondateur de l'Autre - regard qui prend comme point de vue la place de l'Idéal pour y voir le nouveau-né ? Ce point de vue n'est possible qu'à condition que celui qui occupe la place de cet Autre se vive comme manquant, marqué de $-\Phi$. Tout moment de détresse comporte ce manque.

Si ce processus est habituel, il n'en est pas moins dangereux. Nous savons que certaines femmes peuvent prolonger cet état par des pathologies diverses allant de la dépressions du post-partum jusqu'aux psychoses puerpérales. Ce moment de fragilité - qui précède le lien au nouveau-né - et ses risques sont bien connus.

En revanche, pourquoi la crise du milieu de la vie - avec les pertes, la tristesse, voire la détresse qu'elle suscite¹⁸ - n'a-t-elle jamais été envisagée en tant que moment logique pouvant précéder l'éclosion d'une passion amoureuse ? Sans doute, ces cas sont plus rares. De nos jours encore, une femme mûre peut se croire trop "vieillie", pour se laisser aller à une passion dangereuse ; elle préférera faire le choix du refoulement. Quand de telles passions surviennent, quand une femme désire là où elle ne devrait avoir que des sentiments maternels, la passion à ignorer vient obturer tout questionnement. Dommage ! Etudier les caractéristiques de ce moment logique qui précède une passion éclairerait peut-être cette montée de libido, dont parle Freud, difficile à résoudre en termes hormonaux.

Zweig souligne bien, chez son héroïne, ce moment de vide, de tristesse qui la mène à partir à l'aventure. Cette problématique connue du "nid vide" survient au moment où une femme doit affronter la question de la perte définitive de sa capacité de procréer. La vérité de la jouissance ne peut plus se couvrir du manteau pudique des joies maternelles.

"Jocaste, c'est quoi ? ", lance Lacan. " Personne n'a su ni le voir, ni le dire, parce que c'est le lieu d'où l'on peut voir séparées la jouissance et la vérité "¹⁹. Et cela est intolérable. Il n'y a pas que la Sphinge qui se jette alors du haut d'un rocher. Dans le film " Post coitum

animal triste”²⁰, l’héroïne abandonnée par son jeune amant fait de même. Est-ce pour cela que dans les représentations de notre société - littéraires ou cinématographiques - ce type de lien passionnel se doit de finir mal ? Est-ce pour cela que ces amours ne peuvent que déclencher la passion d’ignorer ?

& Fantômes incestueux et inhibition

Puisque Freud a toujours tenu au parallèle entre puberté et ménopause, ce qu’il dit à propos du choix d’objet incestueux à la puberté, surtout en 1912²¹, dans son deuxième texte de *Contribution à la psychologie de la vie amoureuse*, s’applique-t-il à la clinique de la ménopause ?

En essayant de comprendre les causes de l’impuissance masculine, Freud avance qu’une des influences inhibitoires pourrait provenir d’un choix d’objet incestueux à la puberté. Dans la vie amoureuse adulte, deux courants doivent se combiner : le tendre et le sensuel²². Le courant tendre dérive des expériences de soin de la petite enfance, mais, dès le début, il porte aussi des composantes d’intérêt érotique. A l’âge de la puberté, ce premier courant est rejoint par un second, sensuel et puissant, qui ne méconnaît plus son but. Ce dernier courant ne manque jamais de suivre les voies antérieures et d’investir les objets du choix infantile primaire de grandes charges de libido. Comme le sujet bute sur la barrière de l’inceste, il lui faudra aller chercher d’autres objets.

Freud a toujours maintenu l’idée qu’il y avait au moment de la ménopause une formidable poussée libidinale. Si certaines femmes le reconnaissent, elles ne sont pas la majorité. La clinique montre plutôt que beaucoup se disent moins intéressées par leur vie sexuelle, voire l’abandonnent définitivement. Quant aux enquêtes démographiques, nous avons vu que Delbès et Gaymu²³ observent de grandes disparités entre hommes et femmes à partir de la ménopause. Si, entre 50 et 69 ans, la quasi-totalité des hommes ont une activité sexuelle, près d’un tiers des femmes en sont déjà privées. Le fait qu’elles soient plus souvent sans partenaires n’explique pas tout, puisque l’abstinence augmente avec l’âge, même chez celles qui sont en couple. Y aurait-il alors, contrairement à ce que pensait Freud, une baisse de la libido ?

Il me semble que - transposé à la problématique féminine - ce que dit Freud à propos de l’impuissance masculine pourrait fournir des réponses. Freud reconnaît deux degrés à l’impuissance psychique masculine : une totale, qui ne permet pas l’accomplissement de l’acte et une relative qui empêche qu’un véritable plaisir y soit rattaché. Il pense, d’ailleurs, qu’une certaine frigidity féminine pourrait avoir les mêmes causes que cette impuissance masculine relative.

Bien qu’elle ne soit pas sans intérêt pour la clinique de la ménopause, je laisse ici de côté la frigidity *primaire*, qui connaît une autre étiologie : l’envie du pénis, mais aussi le lien à la mère. Pour Madeleine Gueydan, nous l’avons vu, si un nombre significatif de femmes (autour de 17%) disent n’avoir connu de véritable jouissance qu’après la ménopause, c’est parce

qu'elles ont enfin pu faire le deuil du lien à la mère. Je laisse aussi de côté celles qui, à la ménopause, continuent d'être frigides.

Les causes de l'impuissance masculine, telles que Freud les décrit dans ce texte, me semblent pouvoir rendre compte de la clinique des femmes qui disent avoir perdu l'intérêt qu'elles éprouvaient auparavant pour les relations sexuelles. Il ne s'agit pas d'un phénomène dû à l'âge ou à des facteurs biologiques. De ce point de vue, je rejoins Delbès et Gaymu²⁴. Je propose, au contraire, d'envisager ces désaffections, cette clinique de la perte de l'intérêt sexuel à la ménopause comme la conséquence d'une inhibition face à des fantasmes incestueux. Ce désintérêt serait la face visible d'une poussée passionnelle, inconsciente, vers un fils ou un homme de l'âge d'un fils. Freud avait déjà démontré les influences inhibitoires qui découlaient du choix d'objet incestueux à la puberté. Quelles seraient, selon lui, les causes de ces influences inhibitoires chez un homme ?

Le premier facteur consiste dans le sentiment du sujet de ne pas avoir d'autre choix que celui de l'objet incestueux : soit parce qu'il n'a pas le droit de choisir, soit parce qu'il n'a aucune chance de pouvoir choisir quelqu'un de convenable. On peut aisément l'appliquer aux femmes qui traversent la crise du milieu de la vie. Qu'elles n'aient plus de partenaire fixe ou qu'elles connaissent un désert dans leur vie érotique avec le conjoint, elles auront beaucoup de difficulté à s'écarter de l'objet *fils incestueux* si elles ont le sentiment - à tort ou à raison - qu'au registre de leur vie érotique, rien ni personne ne les attendent. Il ne leur reste plus alors qu'à supprimer de leurs représentations psychiques le courant érotique et à surinvestir le courant tendre sur le fils.

Le deuxième facteur, selon Freud, advient d'un trop grand investissement érotique de l'objet infantile. De même, il sera plus difficile pour une femme, à la ménopause, de trouver ou de retrouver un objet autre que le fils quand ce dernier a été trop fortement investit libidinal et érotiquement, au détriment du lien au mari ou à l'amant.

Beaucoup de femmes, au milieu de la vie, trouvent leur bonheur en s'investissant dans le lien tendre au fils adulte. Pour que ce lien ne soit pas source d'une angoisse équivalente à celle de la patiente d'Helene Deutsch, il leur faut sacrifier toute vie sexuelle, ou du moins le plaisir érotique, pour que l'image de ce fils, devenu homme, ne vienne pas éveiller chez elles le démon de midi.

Margaret Lock : la ménopause au Japon

Vu la rareté des études anthropologiques et sociologiques sur la ménopause, je ne peux que saluer le travail mené par Margaret Lock²⁵ au Japon. Avant de l'aborder, il convient de situer l'arrière plan dans lequel s'inscrit son travail. Lock appartient au mouvement féministe anglo-saxon²⁶. De son point de vue, le rôle attribué par la psychanalyse à la différence anatomique entre les sexes ou à l'envie du pénis, dans le développement de la féminité, est

insupportable. Les élaborations psychanalytiques parce qu'elles reposent, selon elle, sur des hypothèses erronées concernant l'identité féminine ne tiennent pas la route. Les psychanalystes, en méconnaissant qu'il s'agit d'une prise de position idéologique, prendraient pour constitutif de simples effets de l'environnement politico-culturel d'oppression des femmes. Lock a donc voulu étudier une autre société pour nous défamiliariser des idées reçues sur la ménopause. Cependant, Margaret Lock est une sociologue, et elle décrit avec beaucoup de finesse ce qu'elle a observé dans la société japonaise.

Lock récuse l'idée que la ménopause est une pathologie, c'est à dire un syndrome de privation hormonale dont la médecine aurait à répondre. Elle a raison, il est évident que la douleur des pertes est un effet de discours et non un effet hormonal²⁷, mais il est difficile de la suivre quand elle affirme que la détresse face à la décrépitude à venir, si fréquente chez de nombreuses femmes - et qu'elle nomme *fixation sur la décrépitude* - serait induite par les intérêts des laboratoires. Il suffit de lire son propre livre entre les lignes pour s'apercevoir du contraire.

Les Japonaises parlent de cette période de leur vie en employant le terme *konenki*. Ce terme apparaît pour la première fois, dit Lock, dans un roman écrit en 1909 par Oguri Fuyo : *La source de jeunesse*. Le protagoniste, après trois années de prison, se plaint de la perte de sa vigueur sexuelle qu'il compare à " l'agonie des femmes qui, en entrant en *konenki*, dans leur quarantaine ou leur cinquantaine, perdent leur féminité " ²⁸. D'ailleurs, la première femme que Lock interviewe dit de son mari qu'il ne la considère plus comme une femme.

Lock fait d'intéressantes remarques sur l'idéogramme chinois : le *ko* de *konenki* signifie *renouveau* ou *régénération*, *nen* les années, tandis que *ki* renvoie à la saison. Diverses interprétations sont possibles ; par exemple, *ko* se réfère aussi au temps entre la naissance et le coucher du soleil et peut donc sous-entendre *dans la nuit profonde* ; certains auteurs ont, du coup, traduit *konenki* par *les années qui s'obscurcissent*, d'autres par *les nuits d'automne*, faisant corps avec *affaiblissement*, *tristesse* et *solitude*. A l'opposé, l'image du soleil a longtemps été associée aux règles et le gâteau de haricots rouges, qui célèbre leur début, est connoté au soleil²⁹.

Plus qu'une nostalgie du passé, plus que la crainte de perdre leur *sex-appeal*, ce que la majorité des femmes japonaises soulignent, en 1990, c'est leur inquiétude face au déclin de leur santé et de leur force³⁰. Pour elles, *konenki* semble évoquer le début de l'inévitable déclin physique, l'appréhension d'avoir à dépendre de quelqu'un. Lock en conclut qu'elles n'ont pas le sentiment profond de perdre leurs charmes, comme cela arrive en Occident. Elles parlent surtout du soulagement de ne plus avoir d'enfants à élever, du petit temps de liberté dont elles vont pouvoir profiter, avant d'avoir, pour de longues années, à s'occuper des plus âgés. Les femmes de cet âge ont, au Japon, un devoir de soin à l'égard des beaux-parents.

Y a-t-il une " exception japonaise " ?

Comment rendre compte de ce “ miracle ” japonais, de cette absence de détresse face à la perte des charmes ? Les psychanalystes se seraient-ils trompés ? Dans la société japonaise, la mère une fois seule ou âgée, vient habiter chez son fils aîné ; sa bru lui doit alors total respect et dévouement. Il semble que nous puissions trouver, derrière une façade de grande dissemblance, un même invariant : après la ménopause, la libido des japonaises serait, elle aussi, canalisée sur l’amour pour le fils. Si nous reprenons l’hypothèse de Deutsch - l’objet d’amour d’une femme, au milieu de la vie est le fils -, nous pouvons penser que cette société offre à la mère vieillissante une satisfaction incestueuse gratifiante, d’autant qu’elle peut rester tout à fait inconsciente. Du point de vue du *complexe de Jocaste*, l’avenir d’une mère japonaise vieillissante serait plus prometteur que celui d’une occidentale.

Simone de Beauvoir, dans *Le deuxième sexe* a brillamment parlé de ce type de relation entre la mère vieillissante et son fils adulte : “ *Le voilà qui vient à elle enfin du fond du passé, l’homme dont autrefois elle guettait à l’horizon l’apparition merveilleuse (...)* ”. Il va la défendre, la venger, il sera son libérateur, son sauveur. Elle se demande, dans quelle mesure ce sentiment peut être qualifié d’incestueux. Rêves et fantasmes sont loin d’exprimer toujours le désir caché d’un acte réel. “ *L’érotisme proprement dit a d’ordinaire peu de place dans ce couple. Mais c’est un couple, c’est au fond de sa féminité que la mère salue en son fils l’homme souverain ; elle se remet entre ses mains avec autant de ferveur que l’amoureuse et, en échange de ce don, elle escompte d’être élevée à la droite du dieu. (...)* La mère estime qu’elle s’est acquis des droits sacrés par le seul fait d’enfanter ; (...) ayant façonné une chair, elle fait sienne une existence ; elle s’en approprie les actes, les œuvres, les mérites. ” Nous pourrions dire que Simone de Beauvoir étoffe le personnage maternel d’une densité psychologique propre au sujet occidental. Au Japon, il est possible que les droits sacrés acquis par la mère suffisent, mais le gain libidinal doit bien exister là bas aussi. Si en Occident les fils font souvent autrement que ne le souhaiterait une femme vieillissante, la plupart de leurs homologues japonaises ont encore de bonnes années devant elles pour jouir de leurs prérogatives. Cette hypothèse explicative ne vient pas à Lock qui ne s’est pas autorisée à interroger ces femmes sur leurs sentiments à l’égard du fils. Comment ne pas imaginer que le substrat incestueux, même inconscient, est pour quelque chose dans le refoulement de la question ?

Le fait qu’au Japon, une bru se doive d’accueillir et de servir sa belle-mère, sans songer un instant à lui manquer de respect, ne lui facilite pas la vie. Lock signale, dès 1990, un début de désaffection du mariage, en tout cas avec les fils aînés, par appréhension de cette soumission à la belle-mère.

Une autre raison expliquerait peut-être ces différences observées par Lock entre les sociétés japonaise et occidentale. Les femmes de la cinquantaine, que Lock interroge au début des années 90, sont nées avant ou pendant la guerre. Elles ont, toutes, vécu directement ou indirectement Hiroshima et les récessions de l’après-guerre. Il est possible que les traumatismes endurés dans l’enfance aient produit une génération de femmes *renonçantes*. J’entends par-là une abdication précoce de la féminité, la libido ainsi libérée se court-

circuitant, dans le corps, en difficultés d'ordre psychosomatique. Richters³¹, qui a aussi travaillé sur la ménopause au Japon, souligne avec beaucoup de justesse que “ *des problèmes émotionnels en rapport avec la ménopause qui en Occident s'expriment dans un discours psychologique sont somatisés dans d'autres cultures* ”. Cela est patent dans la société japonaise décrite par Lock. Au lieu de se sentir déprimée, une femme, au Japon, aura la tête lourde et le corps languissant. Or, dans sa compréhension de la spécificité japonaise, cet élément ne semble pas pris en compte.

Son travail de chercheur ne s'est pas appuyé uniquement sur les questionnaires, elle a aussi écouté de nombreuses femmes et ses récits cliniques sont d'un grand intérêt pour un psychanalyste. En voici un exemple.

Atsuko a 53 ans. Pendant onze ans, elle a soigné, chez elle, sa belle-mère sénile. A sa mort et lorsque sa fille est entrée à l'université, Atsuko décide de divorcer³². Comme elle est propriétaire de l'appartement, elle demande à son mari qui, depuis un certain temps, a une liaison, de partir ; il part. Bien qu'elle ne souhaite pas se remarier et qu'elle ne dépense d'ailleurs rien pour son apparence, Atsuko avoue se sentir assez seule.

Après son divorce, elle travaille dans le “ design ” et reprend les études qu'elle avait dû abandonner à l'âge de treize ans, à la mort de sa mère, pour élever ses quatre frères. Son éducation est donc passée après l'intérêt des autres membres de la famille, surtout des garçons. En ceci Atsuko est typique des femmes japonaises de sa génération. Lock est très surprise, qu'à l'occasion d'une réflexion sur *konenki*, elle reprenne l'ensemble de sa vie. Dans la consultation ménopause, à l'hôpital, j'ai souvent entendu les femmes que je recevais en entretien, entreprendre alors le récit de leur vie, comme si le moment de faire le bilan était venu. Guillemette en est un exemple.

Guillemette : une ménopause à la japonaise

Guillemette fréquente la consultation de ménopause par crainte d'une ostéoporose familiale. Elle était venue pour des bouffées de chaleur, symptôme qui a disparu sous THS. Elle fait partie des femmes qui ont bien voulu me parler de leur crise du milieu de la vie.

D'emblée, elle lance : - “ *Ce n'est pas vraiment le milieu. La ménopause, c'est plutôt le commencement de la fin, c'est le début de la décrépitude. J'ai 59 ans, c'est moins marrant qu'il y a dix ans. Les hommes sont pris par le démon de midi ; il y en a beaucoup qui cherchent à se rassurer en allant pêcher des jeunes. Moi, j'ai relativement de la chance – poursuit-elle - un mari qui est là, très attentionné, qui a hâte de prendre sa retraite, acheter des chevaux, des moutons, avoir un étang et être un bon grand-père ; sa perspective n'est pas de se trouver une jeunesse de 40 ans. J'ai deux amies qui se séparent. Donc, moi, je n'ai pas à me plaindre. Mon mari voyage beaucoup, je ne sais pas ce qu'il fait pendant ses voyages, je ne veux pas le savoir. Il a 63 ans, dans deux ans, c'est la retraite. On a vendu notre maison de Saint Germain en Laye, on va s'installer à la campagne. La perspective d'avoir des chevaux, ça me plaît. Il adore la chasse, j'ai horreur de ça ! Je vais être obligée quand même de l'accompagner. Puis, comme pour se rassurer : On ne se retire pas dans un coin où je ne connais personne, j'ai pas mal de famille dans le bordelais. Le couple partage*

d'ailleurs la passion des chevaux et celle de l'œnologie. Elle espère, néanmoins, avoir un appartement à Bordeaux, *“ pour ne pas trop nous encroûter. ”*

Quant à sa vie sexuelle, Guillemette avoue: - *“ Il ne se passe plus grand chose du côté de la femme, ça me rase, ça ne m'a jamais beaucoup intéressée, ça ne m'a jamais passionnée. Enfin, je ne suis pas frigide. Comme je suis consciente que les hommes sont plus mécaniques que les femmes et ont plus besoin d'assouvir leur nature, je me prête au jeu. ”* Elle évoque alors une amie: - *“ mignonne pour son âge, qui a un mari bien pour son âge, mais qui ne se prête pas au jeu. ”* Guillemette pense qu'il va lui arriver des bricoles. Elle joue le jeu, même si, à propos des relations sexuelles, elle déclare: - *“ Je m'en fous ! ça fatigue, ça décoiffe, ça fait perdre du temps. Je trouve qu'il y a des choses plus intéressantes : l'art, la musique, les brocantes ; j'adore les brocantes ! Mais je reconnais que mon mari en a certainement souffert. ”*

Elle se plaint de n'avoir eu que trois enfants. *“ J'avais l'intention d'en avoir plus, la vie matérielle à Paris, ce n'est pas évident ; pas les moyens d'avoir du confort et plus d'enfants. ”* Aujourd'hui, Guillemette vit dans une grande maison où ils ont emménagé trop tard, les enfants étaient déjà grands. Elle parle de ses enfants devenus adultes: *“ Jean Marc, qu'est-ce qu'il a fait ? Une école de commerce, ce n'est pas HEC, c'est moins bien.³³ Il est marié, père de famille ; un garçon et une fille. Actuellement, il vit aux USA, à Miami. ”* Guillemette les voit peu, sa belle-fille n'étant pas très famille. Elle profite beaucoup de ses quatre autres petits enfants, ceux de ses deux filles.

Guillemette est issue d'une famille très nombreuse, 10 enfants. L'un d'eux est en mauvaise santé, elle s'en occupe beaucoup: *“ ça me fait assez plaisir, mais ça me barbe un peu ”*. Elle s'occupe aussi d'une belle sœur qui s'est cassé le col du fémur; *“ Je suis un peu l'assistante sociale ”*, commente-t-elle. Une de ses sœurs est pédiatre et aurait fait une analyse. Guillemette tient à souligner: - *“ Moi, je n'ai pas fait d'analyse. Je me connais assez bien. Je n'ai jamais compris que ma sœur en fasse une. Moi, je suis beaucoup plus dévouée à la famille. ”*

Elle précise qu'il n'y a que quatorze ans d'écart entre l'aîné et le dixième: - *“ Pour moi, les enfants ça se fait de façon rapprochée ”*. Dans la famille nombreuse où j'ai vécu, on était en rangs serrés, toute une bande ou presque. Son frère cadet a 18 mois de moins qu'elle. Le frère qui la précède, de 12 mois à peine, a fait une splendide carrière. Elle-même a eu ses trois enfants en quatre ans *“ c'est génial d'être rapprochés, je n'aime pas des enfants avec trois ans d'écart entre eux ”*.

L'absence de représentation de l'investissement paternel

Guillemette a passé son bac, fait un deug de philo, puis s'est mariée très vite; *“ Mon père pensait que les garçons devaient faire des études et les filles être mères au foyer. ”* Elle essaye de minimiser l'arrêt de ses études: - *“ J'étais paresseuse, ça ne m'a pas privé. Reproduire le schéma que j'ai vu à la maison, ça m'allait. ”* N'ayant jamais travaillé, elle a des activités artistiques, en particulier la déco, qu'elle dit adorer *“ mais je ne suis pas assez sûre de moi pour en faire un métier. Je suis le numéro 9 d'une famille nombreuse, on m'a beaucoup complexée ; pas extrêmement mais je n'aurais pas osé me lancer dans un boulot. Gâtée du point de vue financier, je ne suis pas sûre de moi. ”*

Son mari, fonctionnaire international, est responsable d'un organisme regroupant une soixantaine de pays. Il a fait HEC, comme son père et trois de ses frères. Guillemette: - *“ Avec les amis des frères, c'était très facile de se caser.”* Sa sœur aînée est également mariée à un ancien d'HEC. Elle ajoute: - *“ Bien que mon mari ne soit pas fier de l'être, pour papa, il n'y avait que cette école qui comptait. Les filles, il fallait qu'on se case. Il s'en fichait qu'on fasse des études ou pas.”* Elle associe sur son fils: - *“ Jean-Claude, il aurait pu repiquer et essayer de faire HEC ; il ne voulait pas retenter. Moi, c'est un petit regret au fond de moi. Heureusement que mon père n'est pas vivant, pas un de ses petits enfants n'a été capable de faire HEC!”*

Elle parle alors de ses propres petits enfants: - *“ Je viens de les avoir pour les vacances de Pâques. Je me sens une grand-mère, j'adore ça. Bénédicte (sa sœur médecin), elle n'a pas de petits enfants, ça la désole au plus haut point ; je suis d'autant plus consciente de la chance d'être grand-mère.”* Face au changement radical de vie prévu pour la retraite Guillemette s'inquiète. Janine Boissard, dans son roman *Belle grand-mère*³⁴ traite de ce sujet: une femme retirée avec son mari dans une charmante maison de campagne. Malgré la joie que ses petits enfants lui procurent, elle se soutient surtout grâce à sa créativité. A certaines heures de la journée, elle s'enferme pour métamorphoser des meubles avec des peintures de rêve.

Si nous comparons les discours de Guillemette et d'Atsuko, nous remarquons que dans ces deux familles - provenant d'univers culturels extrêmement différents - tout a été centré sur la réalisation professionnelle des fils, celle des filles n'ayant guère compté aux yeux des pères. La réalisation phallique se devait d'être du côté des garçons. Ces deux filles, la Japonaise comme la Française, vont trouver à se réaliser, lors de leur maturité, dans le dévouement à la famille. Le soin aux personnes âgées serait une manière de se mettre en valeur et d'obtenir une certaine reconnaissance du groupe social.

Ni l'une ni l'autre ne semblent accorder d'importance aux jouissances sexuelles qu'un mari pourrait leur offrir. Sur ce plan, le discours de Guillemette est exemplaire. En relisant attentivement divers entretiens de femmes mûres qui disent ne s'être jamais intéressées à la sexualité, j'ai retrouvé une constante: la présence d'un complexe fraternel où la place de la fille est très secondaire aux yeux du père. Les causes peuvent varier: soit que les garçons sont infiniment plus valorisés, soit que la taille de la fratrie fait de cette fille un élément surnuméraire, comme c'est le cas de Guillemette. Le résultat en est que la fille ne retrouve pas de représentations mentales d'un investissement de son père pour son fonctionnement phallique, qu'il soit intellectuel ou professionnel. Autrement dit, elles ne se sentent pas la préférée du père. Or la réussite sociale et professionnelle des “femmes à cœur d'homme” dépend sûrement de cette préférence. Pour aimer faire l'amour, il ne faut pas être trop coincée dans l'*envie du pénis*. Si celle-ci existe toujours et constitue la base de la féminité, elle semble prendre une forme exacerbée quand une fille a le sentiment que le père favorise ou lui préfère ses frères.

Lacan rappelait combien, pour une femme, la blessure de privation phallique était ravivée par la présence même de l'organe du partenaire³⁵. Certaines femmes ont découvert une parade à cette blessure qui ne manque pas d'élégance : si l'organe n'a aucune valeur, s'il n'est qu'ennuyeux, il se retrouve destitué de toute valeur phallique et ne peut plus susciter d'envie.

Il est intéressant de remarquer que si la valeur du pénis, en tant qu'objet désirable, peut être réduite à néant, la réalisation académique garde, aux yeux de Guillemette, sa valeur phallique. Elle dit clairement avoir regretté que son fils n'ait pas su atteindre cette HEC, seule valeur aux yeux de son père à elle. Le mari de Guillemette, si bien nanti sur le plan phallique, puisqu'il a fait HEC comme les frères, ne pouvait qu'exacerber ce roc du féminin qu'est le *Penis neid*. Il occupe une place de succédané du frère, avec qui l'on règle un compte par personne interposée. Superbe trouvaille de l'inconscient !

Si Atsuko ne paraît guère chagrinée par l'existence de la maîtresse de son mari, n'est-ce pas qu'elle se trouve dans les mêmes dispositions que Guillemette quant aux rapports sexuels ?

Il y a, néanmoins, des différences entre ces deux femmes : Atsuko va travailler comme *designer* et créer son entreprise. Elle réalise ce dont Guillemette rêve mais qu'elle n'ose pas. Le fait d'être la seule fille, d'avoir remplacé la mère décédée, a peut-être permis à Atsuko de se sentir néanmoins investie par le père.

Dans l'après-coup de ce que Guillemette nous enseigne, nous pourrions repenser la question de ces femmes japonaises décrites par Lock. Le Japon d'après guerre misait surtout sur la réussite des garçons, sacrifiant au besoin les filles. Une pareille situation peut exacerber l'envie du pénis et rendre les femmes plutôt frigides, guère enclines à quêter chez l'autre - souvent marqué du conflit fraternel - une quelconque reconnaissance. Dès lors, le milieu de la vie peut être vécu avec un certain soulagement, une femme ayant à s'acquitter d'autres tâches prioritaires, sans rapport avec le sexe. La demande de reconnaissance par l'Autre inoubliable est rarement adressée à un amant ou à un mari aimant-désirant, mais plutôt à une entité globale, familiale, qui valorise les capacités d'une femme à s'occuper des plus âgés. A la place du " tu es la plus belle " de notre société, viendrait se substituer un " tu es la meilleure ", comme réponse attendue. Si cela soutient l'être d'un sujet, fut-il femme, ça ne soutient en aucun cas son envie de continuer à tenir le jeu de la mascarade, pas plus que celui du désir pour l'autre sexe.

Notons que ce contexte peut produire des femmes plutôt tranquilles à ce moment de la vie. Reste à savoir si cette libido, peu employée dans le jeu érotique avec l'autre de l'autre sexe, ne risque par de se reconvertir sur un plan psychosomatique.

Un mot encore sur la puissance phallique de la grande maternité. Par elle, Guillemette devient enviable aux yeux des sœurs, même de celles qui ont mieux réussi sur le plan professionnel. Être capable de garder un mari peut aussi acquérir une valeur phallique. Dans la

partie consacrée à la crise du couple au milieu de la vie, nous avons vu qu'une non-réussite professionnelle devient parfois, paradoxalement, un atout favorable, à condition qu'une femme sache s'en servir, qu'elle se prête un tant soit peu au jeu, comme dit Guillemette, laquelle ne manque pas de savoir-faire.

¹ Lacan J. : *La logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 26 avril 1967.

² Zweig S. : (1927) *Vingt-quatre heures dans la vie d'une femme*, trad. de l'allemand par Olivier Bournac et Alzir Hella, livre de poche Stock, 1993.

³ Freud S. : (1910) *D'un type particulier de choix d'objet chez l'homme*, O.C., p. 191-200.

⁴ Beauvoir évoque ce moment dangereux chez une femme “ Elle nourrit à propos de son fils des obsessions incestueuses: elle tombe secrètement amoureuse d'un jeune homme après l'autre; comme l'adolescente elle est hantée par les idées de viol, elle connaît aussi le vertige de la prostitution ”. Beauvoir S. : *Le deuxième sexe*, Op.cit., p. 462.

⁵ Ce roman est publié en 1934, Stefan Zweig a alors, lui-même 53 ans. Il se suicidera huit ans plus tard.

⁶ Freud S. : (1926) *Dostoïevski et la mise à mort du père*, O. C., vol XVIII, p. 222-225.

⁷ Freud S.: op. cit., p. 225.

⁸ Quand il publie sa tragédie, Léon Félicité (1733-1824), comte de Lauraguais et déjà duc de Brancas, se trouvait en Angleterre. Ayant abandonné sa carrière militaire pour une carrière dans la littérature, il rédigea plusieurs pamphlets qui lui valurent d'être mis en prison. En 1768 il dut s'exiler en Angleterre. Puis il revint en France où il vécut pendant toute la Révolution, et fut membre du club des Cordeliers. Voltaire lui dédicça “ L'Ecossaise ”, en remerciement pour sa contribution à la réorganisation plus respectueuse des salles de théâtre à Paris. Brancas de Lauraguais, duc : *Jocaste, tragédie*, acte III, Debure l'aîné libraire, Paris, 1781, p. 30-31.

⁹ Freud S. : “ XXXIII^e leçon : la féminité ”, in *Nouvelle suite de leçons d'introduction à la psychanalyse*, O. C., v. XIX, p. 217-218.

¹⁰ Ce terme n'est plus retenu aujourd'hui par les gynécologues qui lui préfèrent celui de péri-ménopause.

¹¹ Mann T. : (1953) *Le mirage*, trad. de l'allemand par Louise Servicen. Ed. Albin Michel, 10/18, Paris 1997.

¹² Bermesderfer S. : S.: « Psychoanalytic aspects of menopause », in *Jour. of the AM. Psych. ASS.* 44/2, 1994.

¹³ Greer a fait sa thèse de doctorat sur la littérature anglaise du XVIII^e siècle.

¹⁴ Montagu, M. W. : (1967) *The complete letters of Lady Mary Wortley Montagu*, Oxford, Clarendon Press. Cité par Greer G.: Op. cit.

¹⁵ Belle S. E. *Changing Ideas: The medicalization of menopause*, 1987. Cité par Daniel Delanoë dans son mémoire de D.E.A. en anthropologie sociale et ethnologie sur les *Représentations savantes et profanes de la ménopause.*, à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris 1992 p.91.

¹⁶ Delanoë D.: *Représentations savantes et profanes de la ménopause.*, op. cit. p. 98

¹⁷ Gori R. : *Logique des passions*, Denoël, Paris, 2002, p. 65

¹⁸ Voir Laznik M. C. : *Sexualité féminine à la ménopause*, thèse de doctorat défendue à Paris XIII, sous la direction du Pr. Rassial, février 2002.

¹⁹ Lacan J. : *La logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 26 avril 1967.

²⁰ Dans *Post Coitum animal triste* (1997), Brigitte Roüan est réalisatrice et interprète le rôle principal, Diane.

²¹ Freud S.: *Du rabaissement généralisé de la vie amoureuse*, O. C., vol. XI, 127-142.

²² Delbès et Gaymu : *L'automne de l'amour*. op. cit., p. 131

²³ Nous rappelons ici ce qui a été décrit dans la partie concernant les données démographiques sur la ménopause et la sexualité.

²⁴ Delbès C., Gaymu J: “ L'automne de l'amour: op. cit.

²⁵ Université McGill à Montréal.

²⁶ Cela est clair dans l'article suivant : Kaufert P.A. et Lock M.: " Medicalization of women's third age ", in " The menopausal transition: a different view ", *Journal of psychosomatic obstetric and gynecology*, vol 18, n° 2, Parthenon Publishing, N. Y., pp. 81- 86.

²⁷ Point de vue que Lacan avait déjà défendu en 1960. Voir Lacan J. : " Propos directif pour un congrès sur la sexualité féminine ", in *Ecrits*, éd. du Seuil, Paris, 1966, p.725-738.

²⁸ Lock M.: *Encounters with aging: mythologies of menopause in Japan and North America*, Univ. of California Press, Berkeley, 1993. Remarquons ici que la perte de cette féminité sert de comparaison à la perte de puissance phallique chez un homme. Il s'agit donc probablement d'une dimension phallique de la féminité, la perte de la possibilité d'être le phallus.

²⁹ Lock M.: *Idem*, p. 27

³⁰ Lock travaille en utilisant des questionnaires et des entretiens individuels. Dans les réponses à ses questionnaires, il n'y aura que 40% des femmes qui reconnaîtront être " un peu inquiètes " par rapport à leur perte de charme.

³¹ Richters J. M. A.: "Menopause in different cultures" in *The menopausal transition: a different view*, *Journal of psychosomatic obstetric and gynaecology*, 1997, vol. 18, n° 2, Parthenon Publishing, N. Y. p. 73-80.

³² Le divorce est toujours assez rare au Japon ; au début des années 90, quand ce livre a été écrit, il était de 1 ou 2 sur 100000, et c'était surtout parmi les femmes de cet âge qu'il progressait. Au Japon, après trente ans de mariage, une femme a droit à la moitié de la retraite de son mari.

³³ J'apprendrai plus loin que son père et trois de ses frères ont fait HEC.

³⁴ Boissard J. : *Belle grand-mère*, Fayard, Paris, 1993.

³⁵ Lacan J. : (1968-1970) *Le séminaire Livre XVII : l'envers de la psychanalyse*, éd. du Seuil, Paris, 1991, p. 84.